

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis internet.
Ce texte est protégé et fait partie du répertoire de la SACD. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation auprès de la SACD, que ce soit pour la France, ou l'international.

La SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation. Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Rendez-vous sur <http://www.sacd.fr>

Hôtel Dracula

de

Rivoire
Cartier
&
Rivoire
Cartier

HOTEL DRACULA

OU

L'ÉCOLE DES VAMPIRES

COMEDIE EN 2 ACTES

D'ANTOINE RIVOIRE

ET JEROME CARTIER

Résumé

Carmilla, fringante vampire de 170 ans, a besoin de sang frais. Or la jeune victime qu'elle a choisie est justement celle dont son fils vient de tomber éperdument amoureux.

7 ACTEURS : 5F/2H

Pour plus d'informations, vous pouvez écrire à
contact@rivoirecartier.com

Ce texte est offert gracieusement à la lecture.
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou
amateur, vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :
www.sacd.fr

PERSONNAGES

MADELEINE, gérante et cuisinière de l'Hôtel Dracula.

JOSEPHINE, bonne à tout faire de l'hôtel.

CARMILLA, propriétaire de l'hôtel.

DRAGOMIR, son fils.

UNE PREMIERE CLIENTE.

UNE SECONDE CLIENTE.

UN CLIENT.

LE DECOR

Nous sommes en France, dans les Alpes, en 1947. L'action se déroule dans le hall de l'Hôtel Dracula, à la tombée de la nuit. On y trouve une entrée donnant sur l'extérieur, une porte descendant dans une crypte, un escalier montant aux chambres et une porte menant à la cuisine. Réception, une grande chaise, un canapé, un pouf, une petite table basse, un poste de TSF posé sur un guéridon. Style gothique.

ACTE I

Le téléphone sonne.

JOSEPHINE, *depuis le premier étage.* — Téléphone !

MADELEINE, *depuis la cuisine.* — J'y vais !

Joséphine, en tenue de bonne, entre par l'escalier.

JOSEPHINE. — Non c'est moi !

Madeleine, vêtue d'un tablier de cuisine, entre par la porte de la cuisine.

MADELEINE. — Non c'est moi !

JOSEPHINE. — Non c'est moi !

MADELEINE. — Non c'est moi !

JOSEPHINE, *décrochant.* — *Hôtel Dracula*, j'écoute ? (*Un temps.*) Absolument, monsieur. Quand pensez-vous arriver ? (*Un temps.*) Tout sera prêt, monsieur.

MADELEINE, *bas.* — Parfait, continue.

JOSEPHINE, *au téléphone.* — À quel nom dois-je réserver la chambre ? (*Un temps.*) M. le duc de Monclar ?

MADELEINE, *bas, impressionnée.* — Le duc de Monclar, oh mon dieu !

JOSEPHINE, *bas, à Madeleine.* — C'est bien, le duc de Monclar ?

MADELEINE, *bas.* — Très bien, oui ! C'est madame la comtesse qui va être contente !

JOSEPHINE, *au téléphone.* — Oh... M. le duc... c'est un honneur pour nous... Quelques petites questions

encore... Vous vous êtes fait vacciner contre la tuberculose ?

MADELEINE, *bas*. — Qu'est-ce qui te prend ?

JOSEPHINE, *au téléphone*. — Le tétanos ?

MADELEINE, *bas*. — Mais tu es folle ?

JOSEPHINE, *au téléphone*. — La grippe ?

MADELEINE, *bas*. — C'est un hôtel ici, pas un hôpital !

JOSEPHINE, *au téléphone*. — La coqueluche ? Le typhus ? La fièvre jaune ?

MADELEINE, *bas*. — Arrête ça tout de suite !

JOSEPHINE, *au téléphone*. — Pas la fièvre jaune ? Ah, je suis navrée, M. le duc, mais je me vois obligée d'annuler votre réservation. A mon grand regret, M. le duc. Au revoir, M. le duc. Et allez vous faire vacciner, M. le duc. (*Elle raccroche.*)

MADELEINE. — Mais qu'est-ce que tu as fait ? !

JOSEPHINE. — Je nous ai sauvées !

MADELEINE. — Sauvées de quoi ?

JOSEPHINE. — De la fièvre jaune !

MADELEINE. — Hein ? Tout ça parce que ce brave homme...

JOSEPHINE. — Pas question de se retrouver avec une jaunisse, quarante de fièvre et un negro vomito !

MADELEINE. — Tu es démente...

JOSEPHINE. — Je suis prudente !

Le hullement de la chouette se fait entendre.

MADELEINE. — Déjà ?

JOSEPHINE. — Il est dix-huit heures.

Joséphine va allumer la TSF. Une musique d'orgue lugubre envahit la pièce. La porte de la crypte s'ouvre lentement et paraît Carmilla. Elle est pâle et porte une robe sombre très distinguée, à l'ancienne. Elle avance lentement au rythme de la musique. Soudain, la TSF se brouille. Immédiatement, prises de panique, Joséphine et Madeleine tentent de retrouver la station mais font entendre de la musique hawaïenne, une fanfare de cirque, de l'accordéon musette, etc., au grand dam de Carmilla.

CARMILLA. — Assez ! (*Joséphine et Madeleine coupent la TSF alors qu'elle hurle « J'ai la rate qui se dilate, j'ai le foie qu'est pas droit, etc. »*) Vous comptez me faire subir ça chaque soir ? Je vous l'ai dit et répété : il faut changer cette radio ! (*À Madeleine :*) Je vous ai donné de l'argent pour un nouveau poste.

MADELEINE. — Oui, mais la fenêtre de ma mansarde fermait mal, alors avec ce froid, j'ai préféré la faire réparer.

CARMILLA. — Vous avez osé désobéir à mes ordres ?

MADELEINE. — M^{me} Carnea, je vous présente toutes mes...

CARMILLA, rectificiant. — M^{me} la comtesse !

MADELEINE. — M^{me} la comtesse ! Excusez-moi...

CARMILLA. — C'était la maxime de feu mon mari :
« Soigne ton entrée, soigne ta sortie et entre les deux,
fais ce que tu peux. » Aussi je compte sur vous pour
que la comtesse Carnea ait dorénavant une entrée à
la hauteur de son rang : horrible ! Horrible, mais
digne. Dignité, dignité, dignité.

*Dragomir apparaît par l'entrée de la Crypte. Il est
débraillé et a les cheveux en bataille. Il avance
péniblement en baillant à s'en décrocher la mâchoire et
en se grattant le dos.*

DRAGOMIR, *faisant une bise à Carmilla.* — Mauvaise nuit,
mère.

CARMILLA. — Mauvaise nuit, Drago. (*Contemplant
l'accoutrement de son fils.*) Drago, tu pourrais tout de
même essayer d'être un peu moins... ou un peu
plus...

DRAGOMIR. — Un peu plus quoi ?

CARMILLA. — Peu importe... (*La crypte se referme.*) Ce
soir, c'est une nuit spéciale. (*Chantant avec
Madeleine et Joséphine :*) « Mauvais anniversaire, nos
vœux les plus austères, et que la hideur vous apporte
le malheur ! Que l'année entière vous soit bien
sanguinaire et que l'an fini nous soyons tous décrépits
pour chanter en chœur, Mauvais anniversaire ! »
Mauvais anniversaire, Drago ! (*Elle l'embrasse.*)

MADELEINE ET JOSEPHINE, *embrassant Dragomir.* —
Mauvais anniversaire, monsieur Dragomir !

DRAGOMIR, *ravi.* — Comme c'est méchant ! Il ne fallait
pas. Ça me fait vraiment plaisir !

CARMILLA, *stupéfaite.* — Pardon ?

DRAGOMIR, *se rendant compte de son erreur*. — Je veux dire, ça me fait vraiment souffrir !

CARMILLA, *rassurée*. — Comme le temps passe : déjà 140 ans ! Mais tu resteras toujours mon petit poupon !

DRAGOMIR. — Mère, s'il vous plaît, j'ai plus 106 ans...

JOSEPHINE, *tendant un paquet*. — J'ai pensé à votre cercueil.

DRAGOMIR, *ouvrant le paquet*. — Un anti-thermite... Comment tu as deviné ? C'est exactement ça que je voulais pas ...

MADELEINE, *tendant un paquet*. — Pour couvrir l'odeur d'humidité de la crypte.

DRAGOMIR, *ouvrant le paquet*. — L'eau de toilette mortuaire de chez Coco Javel ! Avec ça je vais sentir le vestiaire de piscine...

CARMILLA, *tendant un paquet*. — Comme tu ne m'en as jamais parlé, j'ai pensé que la pudeur t'étreignait...

DRAGOMIR, *ouvrant le paquet*. — Un portrait de vous ! Je l'accrocherai au-dessus de mon cercueil et je m'endormirai en faisant de beaux cauchemars...

CARMILLA. — Alors, Drago, tu es malheureux ?

DRAGOMIR. — Oh oui ! Justement, c'est ça le problème...

CARMILLA. — Je crois qu'il faut que nous ayons une petite discussion...

*Elle fait signe à Joséphine et Madeleine de disparaître.
Elles sortent.*

CARMILLA. — Drago, tu as déjà fait ta crise d'ado ! Tu avais 116 ans, tu ne vas pas recommencer ?

DRAGOMIR. — Ça fait 140 ans que je suis malheureux. Vous, 170.

CARMILLA. — 169 ans et quatre mois !

DRAGOMIR. — Vous ne croyez pas qu'on pourrait essayer d'être heureux ? Un tout petit peu.

CARMILLA. — Nous avons déjà conféré à ce sujet. Un vampire est fait pour une chose : propager le malheur.

DRAGOMIR. — Alors je ne vous demande qu'une faveur. Depuis que nous nous sommes installés dans cet hôtel, vous m'interdisez de mettre le nez dehors. Pour mes 140 ans, laissez moi sortir d'ici !

CARMILLA. — Sortir ?

DRAGOMIR. — Juste quelques instants. Je fais un petit vol plané dans la vallée et je reviens tout de suite.

CARMILLA. — Si tu sors, tu ne reviendras jamais. Les chasseurs de vampires rodent avec une idée fixe : nous détruire. Ils ont déjà pris ton père, Satan ait son âme, je ne veux pas qu'ils me prennent mon fils. Si je croise un de ces destructeurs de vampires, Lucifer sait que je l'enverrai en enfer. Ce sont des larves immondes, comme tous les êtres humains.

DRAGOMIR. — Pas comme Madeleine et Joséphine !

CARMILLA. — Une larve immonde est capable de nettoyer une chambre d'hôtel en tablier blanc.

DRAGOMIR. — Musset serait d'accord avec vous.

CARMILLA. — Sur le tablier blanc ?

DRAGOMIR. — Sur le genre humain.

CARMILLA. — Il le méprise aussi ?

DRAGOMIR. — Jusqu'à un certain point. Écoutez : (*Lisant un livre qu'il tient à la main :*) « Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses ; le monde n'est qu'un égout sans fond ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent malheureux en amour ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière ; et on se dit : " J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. " »

CARMILLA. — C'est joli. Mais tout ça, c'est de la littérature. Cela dit, j'ai une surprise : ce soir, nous organisons un dîner costumé !

DRAGOMIR. — C'est vrai ? Oh merci mère ! Être un autre que moi, l'espace d'un instant...

CARMILLA, *victime d'un étourdissement.* — Oh mon Diable ! ...

DRAGOMIR. — Mais qu'est-ce qui passe ? Madeleine, Joséphine, vite !

Madeleine et Joséphine entrent précipitamment.

DRAGOMIR. — Maman se sent mal !

MADELEINE. — Du sang frais de canard, ça va la requinquer. (*Madeleine fait respirer à Carmilla son tablier et elle revient à elle.*)

DRAGOMIR. — Vous m’avez fait une de ces peurs... C’est votre faute, aussi ! Avec votre manie de ne sucer que des aristocrates.

CARMILLA, *choquée*. — Dragomir, je t’en prie !

DRAGOMIR. — C’est vrai ! Vous pourriez sucer un roturier ! Ou bien sucer Madeleine. Même Joséphine... Je suis sûr que si vous leur demandiez gentiment...

CARMILLA, *bondissant*. — Assez ! Tu sais que je déteste cette expression... Mais tu le fais exprès pour me provoquer, méchant... Apprends que la comtesse Carnea ne suce pas ! D’ailleurs je n’ai jamais sucé. En aucune occasion. Même dans un moment d’égarement. Je laisse ça aux vampires vulgaires. Moi, je ne suce pas le sang des hommes, je le bois, c’est différent. Je rends les hommes exsangues, je vide les humains de leur liquide vital, j’absorbe leur énergie et leur âme. Et s’il faut boire, autant choisir un grand cru classé. Voilà pourquoi la comtesse Carnea n’a jamais pris pour cible un homme ou une femme du peuple. Jamais. Elle ne plongera ses crocs que dans le cou d’un représentant de la noblesse. Question de standing, mon petit père.

DRAGOMIR. — On voit le résultat : anémie sévère ! D’ailleurs, ça fait combien de temps que vous n’avez pas sucé ?

CARMILLA. — Oh ! Mais tu le fais exprès ? Demain, ça fera six mois !

JOSEPHINE. — Les clients nobles, ça court pas les rues.

MADELEINE, *bas*. — Tais-toi. Je te rappelle que tu en as fait fuir un tout à l’heure.

DRAGOMIR. — Six mois mais... au bout de six mois... six mois justes... un vampire qui ne s'est pas abreuvé de sang... provoque sa propre destruction !

MADELEINE ET JOSEPHINE, *joyeuses.* — C'est vrai ?
(*Carmilla les regarde d'un œil furibond. Elles se reprennent.*)

JOSEPHINE. — Ce serait dommage...

CARMILLA. — Il faut que je trouve une proie. Cette nuit !

DRAGOMIR. — Mère, soyez raisonnable, je vous en prie !

CARMILLA. — Ne t'inquiète pas. Si je ne trouve personne à me mettre sous les crocs, je me transformerai en chauve-souris ! Même si manger des moucherons jusqu'à la fin de ses jours n'est pas une perspective très réjouissante.

MADELEINE. — Venez M^{me} la comtesse, vous allez prendre le frais au clair de lune.

CARMILLA. — Votre gentillesse me surprend.

MADELEINE. — C'est surtout que y a des moineaux plein l'arrière-cuisine et qu'on m'a volé mon épouvantail !

Carmilla et Madeleine sortent tandis que Dragomir va s'asseoir dans le canapé et se plonge dans la lecture de son livre.

JOSEPHINE. — Rassurez-vous Monsieur Dragomir, j'ai jamais vu quelqu'un de 170 ans en aussi bonne santé !

Depuis l'extérieur entrent une première et une seconde cliente.

UNE PREMIERE CLIENTE. — Aubergiste !

JOSEPHINE. — Voilà, voilà... Bonsoir mesdames. En quoi puis-je vous être utile ?

UNE PREMIERE CLIENTE. — Nous aimerions deux chambres.

JOSEPHINE. — Parfaitement... C'est très calme en ce moment...

UNE PREMIERE CLIENTE. — Enfin... une chambre pour moi et pour mademoiselle, une mansarde, cela suffira.
(Elle a désigné la seconde cliente.)

JOSEPHINE. — Très bien. Combien de nuits resteront ces dames ?

UNE PREMIERE CLIENTE. — Une seule, pour commencer. Nous prolongerons peut-être.

JOSEPHINE. — Ces dames font du tourisme ?

UNE SECONDE CLIENTE. — On peut dire ça comme ça.

JOSEPHINE. — Prendrez-vous votre dîner ici ?

UNE PREMIERE CLIENTE. — Oui.

JOSEPHINE. — Ce soir le dîner sera costumé ! Nous avons des déguisements à disposition. Cela vous amuserait ?

UNE SECONDE CLIENTE. — Pourquoi pas ?

JOSEPHINE. — Vous vous êtes faites vacciner ?

UNE PREMIERE CLIENTE. — Je vous demande pardon ?

DRAGOMIR. — Joséphine, arrête d'ennuyer ces dames avec tes vaccins.

JOSEPHINE. — Mais enfin, monsieur...

DRAGOMIR. — Il suffit !

JOSEPHINE. — Vous viendrez pas vous plaindre si vous chopez la tuberculose. D'ailleurs j'ai une toux qui me vient, moi... (*Elle se met à tousser.*)

DRAGOMIR. — Quoi qu'il en soit, mesdames, vous arrivez à point : ce n'est pas tous les soirs que nous organisons un dîner costumé.

UNE PREMIERE CLIENTE, *voyant Dragomir lisant* On ne badine pas avec l'amour. — Un lecteur de Musset dans ce petit hôtel perdu...

UNE SECONDE CLIENTE. — Madame ferait mieux de ne pas parler à des inconnus...

DRAGOMIR, *à la première cliente.* — Vous connaissez Musset ?

UNE PREMIERE CLIENTE. — J'adore les romantiques.

UNE SECONDE CLIENTE. — Madame sait bien que nous avons fort à faire...

DRAGOMIR, *lisant.* — « Je veux aimer, mais je ne veux pas souffrir ; je veux aimer (...) »

UNE PREMIERE CLIENTE, *poursuivant de mémoire.* — « (...) d'un amour éternel, et faire des serments qui ne se violent pas. »

DRAGOMIR. — Vous le connaissez par cœur ?

UNE PREMIERE CLIENTE. — Seulement les phrases remarquables.

DRAGOMIR. — Elles le sont toutes.

UNE PREMIERE CLIENTE. — Comme vous.

Ils se regardent intensément.

JOSEPHINE. — Si ces dames veulent bien me donner leurs noms.

UNE PREMIERE CLIENTE. — Il est vrai que je ne me suis pas encore présentée. M^{me} la marquise de Bellac. (*Dragomir sursaute tandis que Joséphine a un petit sourire.*)

DRAGOMIR, insistant sur les de. — De ? De Bellac ? Vous avez bien dit « De Bellac » ?

UNE SECONDE CLIENTE, à part. — Mais il est bouché ou quoi ?

DRAGOMIR. — Mais alors... Vous êtes noble ?

UNE SECONDE CLIENTE, à part. — Perspicace, le gars !

JOSEPHINE, ayant un sourire mauvais. — M^{me} la comtesse Carnea, la propriétaire de l'hôtel, sera positivement ravie de vous rencontrer. N'est-ce pas monsieur Dragomir ?

M^{ME} DE BELLAC, qui était la première cliente. — Dragomir ?

DRAGOMIR. — Heu... oui, oui... bien sûr... (*Se présentant :*) Comte Dragomir Carnea. Fils de la comtesse Carnea.

M^{ME} DE BELLAC. — Enchantée, comte. Je vois que nous sommes entre gens du même monde. (*Désignant la seconde cliente :*) Voici Lisette, ma bonne.

JOSEPHINE. — Je vous mène à vos chambres. (*À Lisette, bas :*) Tu seras gentille de garder tes microbes, collègue !

Joséphine, M^{me} de Bellac et Lisette montent dans les chambres et laissent Dragomir seul un court instant tandis qu'entre un client.

LE CLIENT. — Ah ! Buongiorno !

DRAGOMIR, *à la vue du client, à part.* — Oh non pas lui !...

LE CLIENT. — Come sta ?

DRAGOMIR. — Bene... bene... che cosa fatte oggi ?

LE CLIENT. — Scusi ?

DRAGOMIR. — Che cosa fatte oggi ?

LE CLIENT. — No capisco...

DRAGOMIR, *à part.* — Il ne comprend même pas quand je lui demande ce qu'il fait aujourd'hui...

LE CLIENT. — Heu... nespreso pizza dolce vita... confetti paparazzi bel canto mafioso... capriciosa maestria graffiti... spaghetti al dente impresario vibrato allegro vivace finale concetto !

DRAGOMIR. — ... Bene... bene... bene...

LE CLIENT. — Ciao !

Le client monte vivement dans les chambres.

DRAGOMIR, à part. — Je ne comprendrai jamais rien à l'italien.

De la cuisine, entrent Carmilla et Madeleine.

MADELEINE, tenant un tissu à la main. — Ça donnerait un peu de gaieté à la réception !

CARMILLA. — Il n'en est pas question ! La réception est en style gothique, elle restera en style gothique.

MADELEINE. — C'est sinistre !

CARMILLA. — De votre point de vue.

MADELEINE. — Ne vous demandez pas pourquoi les clients se font rares.

CARMILLA. — Madeleine, vous outrepassiez vos prérogatives. Vous n'êtes plus propriétaire de cet hôtel. Désormais c'est moi qui dirige cette maison. D'ailleurs, quand je vous ai offert de racheter cette ruine, vous n'avez pas beaucoup hésité.

MADELEINE. — J'étais criblée de dettes !

CARMILLA. — Justement. Qui vous a proposé un toit et un emploi, à vous et à Joséphine ?

MADELEINE. — Et qui m'a proposé un loyer ? Un loyer pour habiter chez moi !

CARMILLA. — Ce n'est plus chez vous. Alors rangez ce tissu. Nous ne tenons pas une bonbonnière. À propos, voilà pour vous. (*Elle donne un papier à Madeleine.*)

MADELEINE. — Mon avis d'échéance de loyer ! Bien aimable... C'est comme une lettre du percepteur. Le meilleur moment, c'est quand je la mets au panier. (*Lisant :*) Quoi ? (*Elle relit.*) Vous avez fait une erreur.

CARMILLA. — Ah ? (*Elle relit.*) Non, tout est juste.

MADELEINE. — Mais non. Vous vous êtes trompée sur le montant.

CARMILLA, relisant. — Pas du tout.

MADELEINE. — Vous vous êtes pas trompée sur le montant ?

CARMILLA, relisant. — Mais non.

MADELEINE, indignée. — Vous m'augmentez mon loyer ?

CARMILLA. — Eh oui.

MADELEINE. — En quel honneur ?

CARMILLA. — Vous êtes une charge, ma petite Madeleine, vous ainsi que Joséphine. Je vous ai gardées pour vous arranger, mais vous pesez sur le budget !

MADELEINE. — Joséphine et moi ? On habite dans des chambres misérables et on dépense rien !

CARMILLA. — Vous ne dépensez rien mais vous coûtez ! Parce qu'à la fin du mois, quand j'ai enlevé votre nourriture, votre linge à blanchir, l'eau, l'électricité, le téléphone, ma coiffeuse, ma manucure, ma modiste, mon visagiste, mon dentiste – parce que mes crocs, tout de même ! – eh bien vous me croirez si vous voulez, il ne reste plus grand' chose !

MADELEINE. — Mais enfin, vous êtes richissime !

DRAGOMIR. — Maman, elle a raison...

CARMILLA. — Moi, richissime ? Ah ! Laissez-moi rire.

DRAGOMIR. — On n'est pas riches ?

CARMILLA. — Tu sais bien que ces révolutionnaires grossiers et malpropres nous ont tout pris !

DRAGOMIR. — Tout ?

CARMILLA. — Presque tout. Il nous reste quoi ? Une misère. Un million, un million deux, à tout casser.

MADELEINE. — Moi je voudrais bien avoir une misère d'un million deux sur mon compte... On est en dix-neuf cent quarante-sept, la France vient d'être libérée, et nous, je vais vous dire ce qu'on est : des esclaves !

CARMILLA. — Eh bien partez !

MADELEINE. — Pour que vous nous transformiez en statues, comme l'autre fois ? Merci ! (*À part :*) Mais je trouverai la solution... Et bientôt, Joséphine et moi, on sera libres ! (*À Carmilla :*) Alors, M^{me} la comtesse, pas trop faim ?

CARMILLA. — Justement si ! (*Carmilla a un étourdissement.*)

DRAGOMIR. — Maman !

MADELEINE, allant secourir Carmilla. — M^{me} la comtesse ! (*Se ravisant :*) Oh et puis zut !

Madeleine sort par la cuisine.

DRAGOMIR. — Mais Madeleine ! ... Madeleine, reviens ! Maman, réveillez-vous, je vous en prie...

CARMILLA. — Où suis-je ?

DRAGOMIR. — C'est moi ! C'est Drago, c'est votre fils !
Du sang de canard frais... ça a marché tout à l'heure...

Dragomir sort par la cuisine tandis que Joséphine descend des chambres.

CARMILLA. — Ah ! ma brave Joséphine, vous au moins vous m'aimez bien !

JOSEPHINE. — De tout mon cœur, madame ! (*À part :*)
Un jour je te crèverai, Carnea...

CARMILLA, *lui tendant un papier.* — J'en profite... Non non, vous l'ouvrirez après, tranquillement... Sinon, quoi de neuf ?

JOSEPHINE. — Deux nouvelles clientes. L'une des deux va vous plaire.

CARMILLA. — Ah ? (*Consultant le registre :*) voyons... voyons... « M^{me} la marquise de Bellac » ? (*Insistant sur le de :*) De Bellac ? J'ai bien lu *De Bellac* ? Une marquise ? Une noble ! Enfin ! Elle arrive à point. Je suis sauvée ! Carmilla, ton souper est servi ! Je vais pouvoir la saigner, jusqu'à la dernière goutte...

Madeleine entre par la cuisine.

MADELEINE. — Qu'est-ce qu'il a, votre fils, à chercher partout du sang de canard ?

CARMILLA. — C'était pour moi, sans doute... mais ce n'est plus la peine... la comtesse Carnea va passer à table ! Joséphine, allez me la chercher immédiatement !

MADELEINE. — Qui ça ?

CARMILLA. — Vous, mêlez-vous de vos affaires.

MADELEINE. — Justement, Joséphine s'en allant dieu sait où, c'est mes affaires. Parce que si vous voulez que je serve à dîner aux clients, va falloir descendre au village chercher des oignons. Madame la comtesse attendra !

CARMILLA. — Du moment que ce n'est pas de l'ail, je vous en donne l'autorisation.

JOSEPHINE. — Descendre au village, à cette heure-ci ?

MADELEINE. — Eh ben dépêche-toi !

JOSEPHINE. — C'est le bagne, ici...

Joséphine sort par l'extérieur.

CARMILLA. — J'ai attendu six mois, je peux attendre une demi-heure de plus... Le temps qu'elle revienne, je vais me laver les crocs !

Carmilla descend dans la crypte.

MADELEINE. — Qu'est-ce qu'elle raconte ?

Le client descend des chambres.

MADELEINE. — Oh non... l'Italien du 12...

LE CLIENT. — Buonasera signora !

MADELEINE. — Oui, oui... bonne soira...

LE CLIENT. — Gnocchi incognito mercato Machiavel tombola vespa ?

MADELEINE. — Flûte !

Madeleine sort par la cuisine tandis que descendent des chambres M^{me} de Bellac et Lisette.

LE CLIENT. — Flûte ? Che significa, flûte ?

M^{ME} DE BELLAC. — Il est logique que je dorme dans la chambre avec baignoire et vous dans la soupente !

LISETTE, *qui était la seconde cliente.* — Oui madame.

M^{ME} DE BELLAC. — A-t-on jamais vu une bonne avec autant de prétention !

Soudain, elles voient le client. Lui aussi les remarque. Tous paraissent un peu nerveux. Ils regardent dans les coins puis, rassurés, ils se rapprochent les uns des autres.

LE CLIENT, *quittant son accent italien.* — Félicitations, vous avez réussi votre infiltration avec brio.

LISETTE. — Moi je suis désolée mais je suis pas d'accord !

LE CLIENT. — Vous avez des remarques, Grosville ?

LISETTE. — Un peu que j'ai des remarques ! Pourquoi que je fais pas la marquise de Bellac ? Moi aussi je peux être distinguée, si je veux !

LE CLIENT. — Personne n'en doute, Grosville. Mais traditionnellement, c'est moi qui choisis les couvertures des étudiants, en fonction de ce que j'estime le plus crédible, et faites-moi confiance, en bonne, vous êtes criante de vérité. D'ailleurs vous avez eu toute liberté pour choisir votre prénom. Et

Lisette vous va comme un gant. De même que *la marquise de Bellac* va comme un gant à Hausmann.

LUCIE, *qui jouait Lisette*. — Ouais... ouais... tout ça parce que je suis pas de la haute, comme mademoiselle...

LE CLIENT. — Museau, Grosville ! Je fais appel à votre esprit sportif. Que chacune fasse son compte-rendu et ce, dans les formes. Hausmann au rapport !

MINA, *qui jouait M^{me} de Bellac*. — Oui, professeur ! Mina Hausmann, étudiante en 3^e année à l'école de chasseurs de vampires de Paris, épreuve finale, rapport d'étape au professeur Van Helsberg. Nous sommes arrivées à l'objectif il y a dix minutes. Après avoir observé quelques instants les autochtones afin de comprendre leurs us et coutumes, nous avons pris possession de notre couchage. Il s'agit pour ma part d'une merveilleuse petite chambre rustique et bien exposée, donnant sur la vallée et offrant aux yeux éblouis du voyageur contemplatif un paysage à la fois romantique et sévère, qui aurait inspiré Châteaubriand et Victor Hugo. Terminé.

VAN HELSBERG, *qui jouait le client*. — Dites donc Hausmann ! Vous vous croyez à l'Académie française ? Je vous demande un compte-rendu, pas vos mémoires en quinze volumes ! Grosville au rapport !

LUCIE. — Oui, professeur ! Lucie Grosville, étudiante en 3^e année à l'école de chasseurs de vampires de Paris, épreuve finale, rapport d'étape au professeur Van Nesberg.

VAN HELSBERG. — HELsberg !

LUCIE. — Helberg !

VAN HELSBERG. — HelSberg ! Oh...

LUCIE. — Helsberquo !

VAN HELSBERG. — C'est pas grave...

LUCIE. — Oui, professeur ! Comme disait l'autre, on a montré notre blair y a une dizaine de minutes, le temps de mater les pignoufs du coin, et après, on a radiné dans nos perchoirs. Oh la taule que j'ai ! C'est pas un palace, ce palanquin ! Un gourbi, que même un clodo il en voudrait pas ! Bref, j'ai quand même eu le temps de zieuter le menu et ça, au moins, c'est pas dégueulasse : gigot, chèvre et prunes, y a moyen de se faire une bâfrée des familles. Terminé.

VAN HELSBERG. — Vous vous croyez où, Grosville ? Chez vous ? Sur la butte Montmartre ? Vous êtes en formation à l'école de chasseurs de vampires de Paris et cela demande un certain respect des codes.

LUCIE. — Ça gaze, prof ! (*Devant le regard noir que lui lance Van Helsberg :*) Enfin je veux dire, d'accord, Professeur Van Hekberk.

VAN HELSBERG. — Mesdemoiselles, je n'en crois pas mes oreilles. Je vous demande un rapport ; la première décrit sa chambre comme Gustave Flaubert et la seconde me fait un topo sur le gigot d'agneau ! (*Hurlant :*) Au risque de vous paraître emporté, je vous pose la question : qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

Madeleine paraît par la cuisine.

MINA, redevenant instantanément *M^{me} de Bellac*, à *Van Helsberg*. — Et... vous venez d'où, exactement ?

VAN HELSBERG, *tentant de parler italien, très aimable.* —
Eh... une poco citta qui n'este non lointo do Milano...

MINA. — Intéressant, n'est-ce pas Lisette ?

LUCIE. — Pour sûr, madame...

Madeleine a disparu vers l'extérieur.

VAN HELSBERG, *à voix basse, instantanément plus dur.* —
Vous vous rendez compte des risques que nous prenons si nous sommes découverts ? J'ai le sentiment que vous n'avez pas la pleine conscience des enjeux de votre mission. Je vous le rappelle : la cellule *Nosferatu* du Vatican nous a signalé que deux vampires sont ici depuis plusieurs années. Arrivés de Transylvanie, ils ont fait de cet hôtel leur repaire. Adieu le pittoresque *Hôtel des randonneurs* et bonjour sinistre *Hôtel Dracula*.

MINA. — Pas très discret, ce nom.

VAN HELSBERG. — Ils espéraient sans doute qu'un tel nom les préserverait justement de tout soupçon. Penserait-on que des criminels en fuite iraient choisir pour cachette *L'Hôtel Jack L'Éventreur* ? Quoi qu'il en soit, ici, à *L'Hôtel Dracula*, les clients finissent entre les crocs des deux monstres, vidés de leur sang.

LUCIE. — Ils auraient pu choisir une popote plus près de Paname.

VAN HELSBERG. — Grosville, vous avez séché vos cours de géographie vampirique ? Les vampires sont originaires de Transylvanie, région où s'élève le massif montagneux des ?

MINA. — Carpates !

VAN HELSBERG. — Bien, Haussmann ! Et ce massif montagneux court à travers toute l'Europe, puis arrivé à l'ouest, il devient ?

MINA. — Les Alpes !

VAN HELSBERG. — Voilà pourquoi nos deux vampires se sont établis ici, dans nos belles Alpes françaises, une région si chère à mon cœur... Cet environnement leur rappelle leur milieu naturel. Tout ça, vous devriez le savoir, n'est-ce pas Grosville ! Comme vous devriez connaître votre mission. Vous la connaissez ?

LUCIE. — Quand même ! Identifier ces deux vampires et les détruire.

VAN HELSBERG. — Affirmatif ! (*S'animant peu à peu jusqu'à devenir haineux.*) Les détruire, les occire, les carboniser, les brûler !!!

Madeleine entre par l'extérieur avec quelques buchettes dans les mains.

VAN HELSBERG, *reprenant son rôle de client italien, soudainement très aimable.* — San Pellegrino piano piano Puccini ?

MINA, *jouant M^{me} de Bellac et faisant semblant de comprendre.* — Oui, mais comme la garantie avait expiré, je n'ai pas pu être remboursée !

LUCIE, *pour participer à la conversation.* — C'est pour ça, moi je prends toujours une extension de garantie...

Madeleine disparaît par la cuisine.

VAN HELSBERG. — Je vois que vous jouez vos rôles à merveille. Heureusement, sinon votre mission serait

impossible. Mais je ne vous en ai pas dévoilé tous les aspects. Vous le savez, la renommée de notre école de chasseurs de vampires est en chute libre. L'école créée à Londres par mon confrère le docteur Van Helsing nous prend tous nos élèves. Ils vont tous là-bas et nous sommes devenus les chasseurs de vampires les plus ringards de toute l'Europe. Je me souviens, il n'y a pas si longtemps, en troisième année, je faisais mon cours de rentrée devant cent vingt étudiants. Cette année, quand je suis arrivé dans le grand amphi, je n'en ai comptés que deux. Et c'était vous. C'est pourquoi je me dois d'opérer une sélection drastique. Entre vous deux, je n'en veux qu'une : la meilleure ! Votre mission est de démasquer les deux vampires de l'hôtel et les détruire ? Eh bien seule celle qui réussira cet exploit obtiendra son diplôme officiel de chasseuse de vampires. L'autre, elle pourra se lancer dans la broderie sur soie.

LUCIE. — Quoi ?

MINA. — Vous ne parlez pas sérieusement ?

VAN HELSBURG. — Si, jeunes filles. De vous deux, une seule obtiendra le diplôme de chasseuse de vampire ! Nous délivrons très peu de diplômes et cette petite quantité se doit d'être d'une qualité minimale, sinon nous perdrons définitivement toute crédibilité. Mais si vous êtes là aujourd'hui, c'est que vous avez malgré tout les compétences pour devenir chasseuses de vampires. Enfin, je l'espère... Interrogation orale surprise ! Qu'est-ce qu'un vampire ?

LUCIE. — Un revenant en corps se nourrissant de sang humain.

VAN HELSBERG. — Que craignent les vampires ?

MINA. — La lumière du jour !

LUCIE. — L'ail !

MINA. — Les crucifix !

LUCIE. — L'eau bénite !

VAN HELSBERG. — Et les miroirs ?

LUCIE. — Ils ne les craignent pas mais ne s'y reflètent pas !

VAN HELSBERG. — Comment devient-on vampire ?

MINA. — En buvant le sang d'un vampire !

VAN HELSBERG. — Peut-on tuer un vampire ?

LUCIE. — Un vampire est déjà mort. On ne peut donc pas le tuer. Mais on peut le détruire.

VAN HELSBERG. — Bravo, c'était un piège... Comment détruire un vampire ?

MINA. — On le jette sous la lumière du jour !

LUCIE. — On lui coupe la tête !

MINA. — Et on la remplit d'ail !

LUCIE. — Et on lui plante un pieu dans le cœur !

VAN HELSBERG. — En quel bois ?

LUCIE. — En bois de tremble !

VAN HELSBERG. — Mais... vos connaissances théoriques sont excellentes ! Vous pourriez presque damer le pion à un de vos collègues de Londres... Votre équipement est prêt ? Ail en quantité ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Crucifix ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Eau bénite ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Miroir de poche ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Pieux et marteaux ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Épée consacrée ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Poudre et rouge à lèvres ?

LUCIE ET MINA. — Quoi ?

VAN HELSBERG. — La séduction est une arme à ne pas négliger. Bref, vous avez ?

LUCIE ET MINA. — Affirmatif.

VAN HELSBERG. — Vos professeurs de deuxième année ne m'avaient pas menti. Prometteuses, vous êtes prometteuses ! Mais attention : une seule d'entre vous sera diplômée par notre école. Nous nous

retrouverons tout à l'heure : l'hôtel organise ce soir un dîner costumé. Ce sera l'occasion pour moi de suivre discrètement vos progrès. En attendant, bonne chance, mesdemoiselles. Que la meilleure gagne !

Il remonte dans les chambres. Mina et Lucie s'observent.

LUCIE. — Bon, écoute, je vais pas être salope, et je vais te donner un conseil que tu ferais bien de suivre : dégage.

MINA. — Pardon ?

LUCIE. — Non mais tu cloches que dalle ou quoi ? J'ai dit « dégage ».

MINA. — Dégager ? Et en vertu de quoi ?

LUCIE. — En vertu de ce que t'as aucune chance d'avoir ton diplôme, là.

MINA. — Ah ! Et... qu'est-ce qui te fait dire ça ?

LUCIE. — Oh là ! Des tas de choses...

MINA. — Lesquelles ?

LUCIE. — Ben... comment te dire... T'as pas le fight.

MINA. — Le quoi ?

LUCIE. — Le fight ! Ça veut dire le « combat » en américain.

MINA. — Tu parles américain ?

LUCIE. — J'ai été copine avec un GI alors... forcément... j'ai un peu pratiqué. La langue. La langue américaine, quoi. Et moi je te le dis, t'as pas le fight !

MINA. — Tu crois ?

LUCIE. — Je le vois bien ! T'es là... t'ajustes ta robe, t'écris des poèmes... mais tu sais pas trop comment faire.

MINA. — C'est un peu vrai...

LUCIE. — C'est très vrai ! Alors que moi, je sais exactement comment je vais faire !

MINA. — Ah oui ?

LUCIE. — Ouais ! Je vais foncer d'abord et réfléchir après ! Enfin, si j'ai le temps. Pour ça, je fais un régime hyper stric'. Et crois-moi, c'est pas facile.

MINA. — Je peux le concevoir.

LUCIE. — Le matin, à jeun, deux verres de bordeaux, pour le fer et aussi les tanins : c'est un antibiotique naturel ! Ensuite, une tartine de roquefort ; ce petit fromage qui pue possède un champignon du feu de dieu, le penicilium roqueforti, je peux te dire il dégage les bronches. À midi, une demie bouteille de champagne, pour le phosphate, évidemment ; c'est un tonique, si tu préfères ; et j'enchaîne avec un camembert entier, pour le calcium et la vitamine B. Et comme j'ai un petit excès pondéral (entre parenthèses, je vois vraiment pas pourquoi), le soir, au coucher, trois verres de rosé. Je suis déter, je suis déter !

MINA. — Déter ?

LUCIE. — Déterminée, si tu préfères ! Parce que moi je suis là pour choper !

MINA. — Choper des vampires ?

LUCIE. — Mais non, banane, choper des mecs !

MINA. — Des... des...

LUCIE. — Choper des mecs, t'as bien compris ! Pas question que je me tape un vampire... Tu crois que c'est facile sur La Butte ? j'avais le choix entre cette enflure de Prosper et cette loque de Marcel. Avec le premier je me retrouvais tapineuse en cinq secs, avec le second je vendais de la quincaillerie jusqu'à la fin des rats. J'ai préféré me tirer comme une grande. Mais j'en suis convaincue : quand je sortirai mon diplôme, ça va être la queue ! La queue pour s'inscrire à mon carnet de bal ! Je veux choper et je choperai !

MINA. — En effet, je vois que tu es résolue à l'emporter. Mais je ne suis pas moins décidée que toi.

LUCIE. — Ah ouais ?...

MINA. — Je vais te raconter une histoire. J'avais une petite chatte que j'adorais. Je l'avais appelée Dinah. Je l'avais recueillie dans la rue, alors qu'elle n'était qu'un petit chaton chétif et pelé. J'ai bien cru qu'elle allait mourir. Pourtant, je l'ai nourrie, câlinée, je lui ai donné tout mon amour. Et elle a survécu. Nous ne passions pas un jour l'une sans l'autre. Alors j'ai compris que l'amour pouvait faire des miracles. Mais l'histoire n'est pas terminée. Un soir, j'ai eu des mots avec mon père. Il m'accusait de m'enfermer dans un monde de livres où les personnages n'étaient que des figures idéales et parfaites. Il me reprochait d'être

incapable de me confronter aux atrocités de la vie réelle.

LUCIE. — C'est un peu ce que j'essayais de te dire avec mes mots...

MINA. — Mais ce soir-là, inconscience de la folle jeunesse, j'ai osé lui répondre. Je lui ai lancé : « Père, vous me pensez trop tendre, trop naïve pour notre monde ? Vous avez la conviction que jamais je ne pourrai être dure ? Cruelle ? » Alors, j'ai appelé Dinah. Elle est venue à moi tout de suite. Je l'ai prise dans mes bras, j'ai ouvert la fenêtre, et je lui ai dit : « Eh bien Dinah, nous allons voir si tu vas retomber sur tes pattes, même après sept étages. » Et je l'ai balancée !

LUCIE. — T'as pas fait ça ? T'as fait ça ? !

MINA. — Tu sais ce qui m'a rendue le plus triste ? J'ai été obligée d'aller nettoyer ses débris sur le trottoir !

LUCIE, à part. — Cette fille est une tueuse !

Dragomir entre par la cuisine.

DRAGOMIR. — Impossible de trouver un canard ni, à plus forte raison du... Ah vous êtes là ! Satan soit loué ! Écoutez-moi : vous ne devez pas rester ici. Alors je n'ai qu'un seul conseil à vous donner : partez ! Partez quand il en est encore temps ! Mais partez maintenant ! Vous courez un grave danger !

MINA. — Maintenant, mais qu'est-ce que c'est ?

DRAGOMIR. — Eh bien c'est un adjectif de temps qui signifie *actuellement, aujourd'hui, présentement,*

mais on fera de la grammaire une autre fois si vous voulez bien !

LUCIE, à part, observant *Dragomir*. — Ce teint pâle...

MINA. — Je veux dire quel est ce problème ?

LUCIE, à part. — Cet habillement démodé...

DRAGOMIR. — Vous voulez vraiment le savoir ?

MINA. — Oui.

DRAGOMIR. — C'est votre particule !

MINA. — Ma quoi ?

LUCIE, à part. — Je jurerais que c'en est un...

DRAGOMIR. — Votre particule ! Vous êtes bien marquise de Bellac ?

MINA. — Euh... oui... bien sûr...

DRAGOMIR. — Eh ben voilà, c'est ça le problème ! Alors fuyez !

LUCIE, à part. — Faisons les tests.

MINA. — Que se passe-t-il ? Une horde de sans-culottes s'apprête à fondre sur l'hôtel ?

DRAGOMIR. — Si vous saviez ! Si vous saviez...

MINA. — Apprenez-le moi.

DRAGOMIR. — Je ne le peux pas !

LUCIE, une gousse d'ail à la main. — Dites voir monsieur...

DRAGOMIR, *se retournant vers Lucie*. — Comte Dragomir Carnea. (*Sentant l'ail.*) Ah ! Rangez ça, je vous en prie !

LUCIE. — Ah ouais... et pourquoi ?

DRAGOMIR. — Je... je... je suis allergique !

LUCIE, *à part*. — C'en est un !

MINA, *à Dragomir*. — Vous êtes bien mystérieux.

DRAGOMIR. — Je sais, mais si je vous disais pour quelle raison vous devez fuir, je prendrais de très gros risques, pour ma mère et pour moi.

MINA. — Vous piquez ma curiosité...

DRAGOMIR. — Marquise, je vous en prie...

LUCIE. — Et ça, vous êtes allergique aussi, peut-être ? Hein ? (*Elle lui colle un crucifix devant le nez.*)

DRAGOMIR, *reculant*. — Aaaaah non ! Éloignez ça de moi...

LUCIE. — Qu'est-ce qui vous prend ?

DRAGOMIR. — Un mauvais souvenir de baptême...

LUCIE, *à part*. — C'en est un !

DRAGOMIR, *à Mina*. — Marquise, je vous en supplie, suivez mon conseil : montez dans votre chambre et faites votre valise. Comme disait La Fontaine, « Rien ne sert de courir, il faut partir à point ».

MINA. — Décidément, vous connaissez vos classiques. Mais comme disait Émile Henriot : « Les conseils sont

comme les cadeaux, ils font surtout plaisir à ceux qui les donnent. »

LUCIE, *à part, sortant son miroir de poche.* — Dernière vérification...

DRAGOMIR. — Certes, mais « On est plus souvent dupé par la défiance que par la confiance », le Cardinal de Retz.

MINA. — Puisque vous le prenez ainsi... « Personne ne peut porter longtemps le masque », Sénèque.

LUCIE, *à part, orientant le miroir pour que Dragomir s'y reflète.* — Pas de reflet ! J'en étais sûre... C'en est un !

DRAGOMIR, *se rapprochant de Mina.* — « Le monde entier est un théâtre et les hommes n'y sont que des acteurs. » Shakespeare.

MINA, *se rapprochant de Dragomir.* — « Le monde entier est un théâtre, mais la pièce est mal distribuée. » Oscar Wilde.

DRAGOMIR, *se rapprochant encore.* — « Dieu est l'auteur de la pièce, Satan le metteur en scène. » Victor Hugo.

MINA, *très proche de Dragomir.* — Vous connaissez Sarah Bernhardt ? « Un mauvais metteur en scène ne pourra jamais gêner la sincérité d'une comédienne usant du verbe *aimer*. »

DRAGOMIR, *très proche de Mina.* — Vous connaissez Jean Cocteau ? « Le verbe aimer est difficile à conjuguer : son passé n'est pas simple, son présent n'est qu'indicatif, et son futur est toujours conditionnel. »

Madeleine entre par la cuisine.

MADELEINE. — Monsieur Dragomir vous pouvez venir une minute, s'il vous plaît !

DRAGOMIR, à *Mina.* — Je reviens tout de suite...

Madeleine et Dragomir sortent par la cuisine.

LUCIE. — C'en est un !

MINA. — Un quoi ?

LUCIE. — Un vampire !

MINA. — Pardon ?

LUCIE. — J'ai fait tous les tests ! J'en suis sûre ! C'est un des deux vampires qu'on doit buter !

MINA. — Impossible...

LUCIE. — L'ail, il supporte pas ; le crucifix, ça le rend nerveux ; quant au miroir... Pas de reflet ! C'est un vampire, je te dis ! Pas d'hésitation : on lui sonne la tronche !

MINA. — Non ! ... Attends...

LUCIE. — Ah ! J'en étais sûre... T'as voulu me faire croire que t'étais une killeuse avec ton histoire de chatte dessalée, mais tout ça c'était du flan ! T'as pas le fight ! Moi en tout cas, je veux mon diplôme et je l'aurai ! Maintenant, laisse faire les pros...

MINA. — Arrête ! Je m'en occupe...

LUCIE. — Toi ?

MINA. — Oui.

LUCIE. — Tu penses que tu vas m'englander comme ça ?
C'est moi qui le rétamerais et c'est moi qu'aurai le diplôme !

MINA. — Ne fais pas ça ! Tu n'as jamais détruit aucun vampire, et le danger est très élevé. Réfléchis : s'il s'agit bien d'un vampire, alors sa mère est le deuxième vampire que nous recherchons. Et si tu extermines son fils, elle voudra se venger. Tu veux être seule à affronter ce monstre ? Faisons-le à deux ! Et on dira à Van Helsberg qu'on mérite toutes les deux le diplôme ! Je sers d'appât et tu lui planteras un pieu dans le cœur.

LUCIE. — Pas con, la meuf...

Dragomir rentre par la cuisine.

DRAGOMIR, à part. — Cette manie de m'appeler pour chasser les chauves-souris qui font leurs nids dans les volets...

MINA, mettant ses mains autour des yeux de Dragomir pendant que Lucie s'en approche avec un pieu. — Surprise ! Devinez de qui il s'agit !

DRAGOMIR. — Je crois que je devine... Marquise ?

MINA. — Bravo comte ! Vous avez gagné ! Oh !
(Retournant brusquement Dragomir vers elle alors que Lucie allait frapper.) Par ici ! *(Prenant son bras et l'entraînant vers la sortie.)* Et si nous allions faire une promenade au clair de lune ?

LUCIE, à part. — Ma parole, elle en pince pour lui !

Soudain la crypte s'ouvre.

LUCIE. — Qu'est-ce que c'est ?

DRAGOMIR. — Maman ?

Carmilla sort de la crypte.

CARMILLA, à part. — À nous deux, marquise de Bellac !
(*Voyant Lucie et Mina :*) Ah ! Mesdames, bonsoir, je suis très heureuse de vous accueillir. Permettez-moi de me présenter : Comtesse Carnea, propriétaire de cet hôtel. Tout va-t-il pour le mieux ?

DRAGOMIR. — Je m'occupe de ces dames, maman.

CARMILLA. — Je vois que vous avez fait la connaissance de mon fils. (*Discrètement, à Dragomir :*) Où est la marquise de Bellac. J'ai faim !

LUCIE. — Vous cherchez la marquise de Bellac ?

CARMILLA, à Lucie. — Oui, mon enfant.

DRAGOMIR, à part. — Je sens la bombe, là, je sens la bombe !

LUCIE. — Eh ben la marquise de Bellac...

DRAGOMIR, tentant de faire diversion. — ... je crois, je n'en suis pas sûr, vient de sortir faire une course.

LUCIE ET MINA. — Quoi ?

CARMILLA. — Oh ! Que c'est contrariant...

MINA, bas, à Dragomir. — Qu'est-ce qui vous prend ?

DRAGOMIR, à *Carmilla*. — Vous l'avez vraiment ratée de peu, mère...

CARMILLA. — Mais où est-elle allée ?

DRAGOMIR. — Je crois... je n'en suis pas sûr... vers le col du Saint-Bernard...

CARMILLA. — Le col du Saint-Bernard ?

LUCIE. — Mais c'est quand même un monde ! La marquise de Bellac...

DRAGOMIR, à *Carmilla*. — ... est une femme plutôt fantasque, à ce qu'on m'a dit, alors ne me demandez pourquoi elle est allée là-bas, je ne saurais vous répondre !

CARMILLA. — Je joue de malchance...

MINA, *bas*, à *Dragomir*. — Quand cesserez-vous vos mystères ?

DRAGOMIR, *bas*. — Si vous tenez à vos vies, montez dans vos chambres immédiatement !

MINA, à *Carmilla*. — Excusez-nous, madame, mais allons nous retirer.

LUCIE, à *part*, entraînée par *Mina*. — Qu'est-ce que c'est que ce pastis ?

Mina et Lucie montent dans les chambres.

DRAGOMIR, à *part*. — Il s'en est fallu d'un cheveu...

CARMILLA, *se trouvant mal*. — Ah ! mon diable !

DRAGOMIR. — Mère !

CARMILLA. — J'ai soif ! Du sang ! Il me faut du sang ! Et du sang noble !

DRAGOMIR. — Oh maman... maman... Pourquoi faut-il que nous soyons si différents... Si vous volez à la poursuite de la marquise en direction du Saint-Bernard, l'air de la montagne vous fera du bien et vous la rattraperez peut-être ?

Carmilla, charmée par cette idée, se relève, sourit et laisse apparaître ses crocs. Riant de manière féroce, elle se dirige vers l'extérieur et disparaît dans un mouvement de cape.

DRAGOMIR. — J'ai gagné cette manche mais la partie n'est pas terminée. Il faut que je reprenne des forces, je vais aller m'allonger quelques instants dans mon cercueil.

Dragomir disparaît dans la crypte qui se referme alors que Joséphine arrive de l'extérieur, les bras chargés et frigorifiée.

JOSEPHINE, éternuant. — Madeleine ! Madeleine ! Madeleine !

Madeleine arrive depuis la cuisine.

MADELEINE. — J'ai ma soupe sur le feu !

JOSEPHINE. — Madeleine, c'est horrible !

MADELEINE. — Qu'est-ce qui t'arrive ?

JOSEPHINE. — J'ai attrapé la grippe !

MADELEINE, à part. — Ça y est, elle remet ça.

JOSEPHINE. — Je te promets ! Je grelotte, j'ai des frissons, j'éternue... C'est la grippe !

MADELEINE. — Un bon grog et il n'y paraîtra plus.

JOSEPHINE. — Je vais mourir, c'est fini ! (*Elle se met à pleurer.*)

MADELEINE. — Avant de mourir, tu seras gentille d'aller éplucher les oignons que t'as ramenés.

JOSEPHINE, éternuant. — Tu sais Madeleine, t'es comme une sœur pour moi ! Alors je te lègue toute ma pharmacie !

MADELEINE. — Mais j'en veux pas, moi !

JOSEPHINE. — Mon cerfeuil, prends-en avant chaque repas, pour tes problèmes de digestion.

MADELEINE. — Mais j'ai pas de problèmes de digestion !

JOSEPHINE. — Ma menthe poivrée pour tes migraines, quelques feuilles à midi ; et ma camomille pour tes idées noires, une grande rasade le soir.

MADELEINE. — Bon, tu meures ou tu me fais une ordonnance ?

JOSEPHINE. — Je lègue rien à monsieur Dragomir, ni à M^{me} la Comtesse : ils sont jamais malades puisqu'ils sont déjà morts ! (*Une idée germe :*) Mais au fait : voilà la solution ! Le seul moyen de n'être jamais malade, c'est de devenir vampire !

MADELEINE. — Alors là, c'est le pompon ! Ça te plairait de vivre la nuit ? Et d'être condamnée à boire du sang pour l'éternité ?

JOSEPHINE. — Au moins, je péterais toujours le feu.

MADELEINE. — Tu sentirais plutôt la mort ! D'autant qu'avec le trésor de la Carnea, tu pourrais t'offrir les plus grands médecins.

JOSEPHINE. — Oh non ! Ne me dis pas que tu penses encore à chercher ce trésor ? Tu veux que M^{me} la Comtesse nous transforme en grenouille ou en limace ?

MADELEINE. — Elle risque pas ! Ça fait tellement longtemps qu'elle a pas bu de sang humain qu'elle s'évanouit tous les quarts d'heure ! C'est le moment de reprendre mes recherches !

JOSEPHINE. — À ce sujet, tout à l'heure j'ai enregistré deux clientes et...

La crypte s'ouvre et Dragomir paraît.

DRAGOMIR à part. — Ça va mieux. (*Haut* :) Ah, Madeleine ! J'ai quelque chose à te demander...

JOSEPHINE. — Monsieur Dragomir ! Moi aussi j'ai quelque chose à vous demander. Faites-moi boire votre sang !

DRAGOMIR. — Quoi ?

MADELEINE. — Joséphine, je t'en prie...

JOSEPHINE. — S'il vous plaît, Monsieur Dragomir, j'ai la grippe !

DRAGOMIR. — Et alors ?

JOSEPHINE. — Je vais mourir, sauf si je deviens vampire !

DRAGOMIR, à *Madeleine*. — Elle a la grippe ?

MADELEINE. — Mais non, elle a juste pris un petit coup de froid...

JOSEPHINE. — Je sais ce que je dis, j'ai la grippe ! Allez, Monsieur Dragomir...

DRAGOMIR. — Joséphine, calme-toi...

JOSEPHINE. — C'est facile à dire, vous, vous êtes déjà mort !

DRAGOMIR. — Ce ne serait pas un service à te rendre, au contraire...

JOSEPHINE. — Vous croyez ? (*Elle a pris sa main et y mord à pleines dents.*)

DRAGOMIR. — Aaah ! ...

MADELEINE. — Mais elle est folle ! (*Détachant Joséphine de Dragomir.*) Veux-tu lâcher Monsieur Dragomir !

JOSEPHINE. — Juste une goutte ! Une petite goutte !

MADELEINE. — Rien du tout, sauvage ! Allez hop, en cuisine !

DRAGOMIR. — Elle m'a mordu...

JOSEPHINE. — Mais je voulais juste...

MADELEINE. — J'ai dit *en cuisine* ! Vampirophage !

Joséphine sort rageusement par la cuisine.

JOSEPHINE, *sortant*. — Bande de sans-cœurs...

MADELEINE. — Ça va, Monsieur Dragomir ? Vous n'êtes pas blessé ?

DRAGOMIR. — J'ai juste eu un peu peur...

MADELEINE. — On marche sur la tête. Avant, c'étaient les vampires qui mordaient les humains ! C'était horrible, mais c'était dans l'ordre des choses ! Si maintenant les humains se mettent à mordre les vampires, alors moi je dis non ! Y a des limites à la modernité ! Surtout vous, monsieur Dragomir. Vous nous avez toujours bien traitées, vous n'avez jamais mordu personne...

DRAGOMIR. — Chut !

MADELEINE. — Vous inquiétez pas, votre mère est pas là. Et puis, c'est notre secret. Au fait, je vous ai mis votre ketchup dans la cachette habituelle.

DRAGOMIR. — Merci Madeleine. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi...

MADELEINE. — Vous vouliez me parler ?

DRAGOMIR. — Oui, Madeleine... je ne sais pas comment te dire ça mais... voilà... je suis amoureux !

MADELEINE. — C'est vrai ? Oh Monsieur Dragomir, je suis contente pour vous ! Qui est-ce ?

DRAGOMIR. — Je préfère rester discret : elle ne connaît pas encore mes sentiments.

MADELEINE. — Je comprends.

DRAGOMIR. — Et c'est justement sur ce point que j'ai besoin de toi.

MADELEINE. — Moi ?

DRAGOMIR. — Je lui ai écrit une lettre mais je ne sais pas si elle est bonne.

MADELEINE. — Ça tombe bien, les lettres d'amour, ça me connaît. J'en ai écrit plusieurs qui ont fait mouche, fin dix-neuvième.

DRAGOMIR, *lisant.* — « Marquise, »...

MADELEINE. — C'est une marquise ?

DRAGOMIR. — Oui.

MADELEINE. — Ne commencez pas par son titre, c'est trop guindé. Comment s'appelle-t-elle ?

DRAGOMIR. — Je ne sais pas.

MADELEINE. — Alors, juste « Madame. »

DRAGOMIR, *écrivant.* — « Madame »... (*Lisant :*) « Les sentiments que j'éprouve pour vous sont si forts, que si un pieu d'acier devait me transpercer le cœur, je voudrais que ce fût à travers le vôtre. »

MADELEINE. — Hein ? C'est plus une lettre, c'est une recette de brochette ! Écrivez juste : « Je vous aime. »

DRAGOMIR. — Tout simplement ?

MADELEINE. — Tout simplement !

DRAGOMIR, *écrivant.* — « Je vous aime. » (*Lisant :*) « Je n'ai qu'un souhait, plonger avec vous cet hiver sous les glaces du lac Snagov, dont le froid nous congèlera les os jusqu'à la moelle. »

MADELEINE, *horriifiée.* — C'est ça ! Et après ? Vous lui enfiler un bâtonnet et vous la mangez au dessert ?

Écrivez plutôt : « Je souhaite obtenir de vous un entretien, afin de vous assurer de la sincérité de mes sentiments. »

DRAGOMIR, *écrivant*. — « Je souhaite obtenir de vous un entretien, afin de vous assurer de la sincérité de mes sentiments. » C'est court.

MADELEINE. — C'est précis ! Et vous signez. (*Dragomir s'exécute.*)

Mina et Lucie descendent par les chambres.

DRAGOMIR. — La voilà ! (*Il met sa lettre dans une enveloppe.*) Je n'oserai jamais lui porter. (*Mina s'assoit dans le canapé alors que Lucie s'assoit sur le pouf.*)

MADELEINE, *bas*. — Je peux le faire, moi. Qui est-ce ?

DRAGOMIR, *bas*. — Celle qui est assise dans le canapé !

Dragomir disparaît par la crypte alors que paraît Joséphine, pleurant. Pendant ce temps, Lucie, furieuse d'avoir écopé du pouf, vient s'asseoir dans le canapé. Cela irrite Mina qui va alors sur le pouf.

MADELEINE, *à Joséphine*. — Encore affolée ?

JOSEPHINE, *pleurant*. — Non, je viens d'éplucher les oignons !

MADELEINE, *lui tendant la lettre*. — Va donner cette lettre à la jeune femme qui est assise dans le canapé. Moi, je vais aller voir si l'Italien a bien un costume pour le dîner.

Madeleine monte dans les chambres tandis que Joséphine se dirige en pleurant vers Lucie avec la lettre.

JOSEPHINE, *tendant la lettre à Lucie en pleurant.* — C'est pour vous, madame.

LUCIE, *prenant la lettre.* — Pour moi ? Qu'est-ce que c'est ?

JOSEPHINE, *pleurant.* — Je ne sais pas, madame.

Joséphine sort par la cuisine.

MINA. — Une lettre pour toi ?

LUCIE, *ouvrant la lettre.* — Peut-être un message de Van Herbert.

MINA. — Helsberg !

LUCIE. — Oui, Van Machin, quoi. (*Lisant :*) « Madame, je vous aime. Je souhaite obtenir de vous un entretien, afin de vous assurer de la sincérité de mes sentiments. Signé : comte Dragomir Carnea. » (*Silence médusé.*) J'y crois pas... (*Mina s'évanouit.*) Qu'est-ce qui t'arrive ?

MINA. — Rien, rien... je crois que je commence à avoir un peu faim...

LUCIE. — Tu te rends compte, il m'aime !

MINA. — Oui, merci, j'avais compris...

LUCIE. — Mais c'est... mais c'est... Mais c'est inespéré ! (*Elle se met à rire frénétiquement.*) Ça y est ! J'ai chopé ! Je voulais choper et j'ai chopé !... T'as pas l'air contente ?

MINA. — Si, si... je suis hyper contente ! Mais il y a quelque chose que je ne comprends pas. Tu disais être horrifiée à l'idée de sortir avec un vampire ?

LUCIE. — Oui, mais finalement... c'est pas si pire ! Faut reconnaître... Il est quand même distingué.

MINA. — Quel connard !

LUCIE. — Quoi ?

MINA. — Rien. Mais je te rappelle une chose : nous sommes des chasseuses des vampires. Alors le Dragomir, là, tu vas pas en profiter longtemps !

LUCIE. — Tu sais... je suis plus trop sûre d'avoir envie de passer ce diplôme...

Madeleine descend des chambres et Joséphine entre par la cuisine.

MINA. — Pardon ? Mais enfin... tu ne vas tout de même pas t'unir à ce... ce mort-vivant !

LUCIE. — Et pourquoi pas ?

MADELEINE, bas, à Joséphine. — J'ai du neuf à propos du trésor de la Carnea. T'as jamais remarqué qu'à chaque fois qu'elle sortait une pièce, elle sentait la bouse ?

JOSEPHINE, bas. — T'en déduis quoi ? Qu'elle planque son or dans le cul d'une vache ?

MADELEINE, bas. — Enfin, Joséphine, réfléchis ! M^{me} la comtesse ne peut pas cacher son or dans le ... hum... d'une vache !

JOSEPHINE, bas. — Alors, quoi ?

MADELEINE, *bas*. — Je n'ai rien de plus précis, mais enfin, il s'agit déjà d'un indice...

Dragomir apparaît par la crypte.

DRAGOMIR, *bas*, à *Madeleine*. — Tu as donné ma lettre ?

MADELEINE, *bas*. — Oui.

Carmilla entre.

CARMILLA, à *part*. — Pas trace de la marquise ! Satan que j'ai soif !

DRAGOMIR, à *Carmilla*. — Allez-vous mieux, mère ?

CARMILLA. — Certes, mais je n'ai pas trouvé la marquise.

JOSEPHINE. — Vous cherchez la marquise ?

CARMILLA. — Il serait temps de vous en apercevoir !

JOSEPHINE. — Ne cherchez plus, elle est là.

Joséphine sort par la cuisine suivie par Madeleine.

CARMILLA. — Là ? Où ça, là ? Ah là ! (*Elle regarde Mina et Lucie. À Dragomir:*) C'est une des deux clientes ?

DRAGOMIR. — Euh... oui... oui, oui.

CARMILLA. — Mais enfin, tout à l'heure quand je t'ai posé la question, tu m'as dit que...

DRAGOMIR. — J'ai dû faire une confusion...

CARMILLA. — Laquelle ?

DRAGOMIR. — Hein ?

CARMILLA. — Laquelle est la marquise de Bellac ? J'ai soif !

DRAGOMIR. — Ça me gêne de vous répondre...

CARMILLA. — Tiens !... Et pourquoi ?

DRAGOMIR. — La marquise est très discrète et souhaite qu'on la traite comme une cliente ordinaire.

CARMILLA. — Je la traiterai comme une cliente ordinaire. Sauf qu'avant la fin de la nuit je la saignerai à blanc !

DRAGOMIR, à part, ironique. — Me voilà rassuré...
(*Haut :*) Bien, alors je vais vous dire qui c'est. Mais surtout, ne l'appellez pas par son titre, elle en a horreur.

CARMILLA. — En voilà une idée. Il ne faut pourtant pas avoir honte de sa noblesse. Enfin... je l'appellerai *madame*, voilà tout.

DRAGOMIR. — Vous me le jurez ?

CARMILLA. — Je n'ai qu'une parole.

DRAGOMIR, montrant Lucie. — Bon bah c'est elle.

CARMILLA, à part. — Elle m'a l'air bien rustaude. (*À Dragomir :*) Et l'autre qui est-ce ?

DRAGOMIR. — Euh... sa bonne !

CARMILLA, à Mina et Lucie mais principalement à Lucie.
— Mesdames, je suis heureuse, vraiment très heureuse de vous revoir. Savez-vous que ce soir nous donnons un dîner costumé ?

MINA. — Nous le savons, comtesse. Quelle délicieuse idée !

CARMILLA, *à part.* — De quel droit la bonne de la marquise m'adresse-t-elle la parole ? (*À Lucie :*) J'espère en tout cas que vous apprécierez votre séjour parmi nous. J'ai tenté de faire de ce modeste hôtel un endroit subtil et raffiné.

LUCIE. — Z'inquiétez pas. On voit tout de suite qu'ici, c'est pas la fête du slip !

MINA, *bas.* — Surveille ton langage !

CARMILLA, *choquée, à Dragomir.* — Qu'est-ce qu'elle dit ?

DRAGOMIR, *tentant de justifier cet écart de langage.* — C'est une expression. Très en vogue chez le duc d'Orléans !...

CARMILLA. — Ah ? (*À part :*) L'aristocratie française est décidément en pleine décadence... (*À Lucie :*) En effet madame, je n'apprécie guère la... la fête du... comme vous dites...

MINA. — Veuillez excuser, M^{me} la comtesse, cet accès de spontanéité. Je crois qu'il s'agissait, par cette expression, de désigner un lieu convenant aux individus grossiers adeptes de loisirs vulgaires, bref, tout le contraire de votre établissement !

CARMILLA. — Je vous remercie pour cette explication. (*À part :*) C'est à se demander qui est la marquise et qui est la bonne... (*À Lucie :*) En tout cas, Marq... Madame... (*L'observant et la tâtant.*)... Je vois que la nature vous a faite bien en chair...

LUCIE, à *part*. — Surtout te gêne pas, pelote-moi.

CARMILLA, *poursuivant son examen*. — J'ai rarement vu un spécimen aussi dodu...

LUCIE, à *Mina*. — Elle se croit à la foire aux bestiaux ou quoi ?

CARMILLA. — Et ce teint si rouge !... Madame, permettez-moi de vous féliciter pour votre pleine santé ! Je ne sais pas vous, mais cette petite discussion m'a mise en appétit ! Et si nous nous mettions à table ? Ce n'est pas la coutume, mais ce soir, mon fils Dragomir et moi-même, nous serons à la table des clients. Aussi je vous suggère d'aller revêtir vos déguisements tandis que je mettrai le mien. Dragomir, il convient aussi de te changer ! À tout à l'heure mesdames...

Carmilla disparaît par la crypte alors que Mina et Lucie montent dans les chambres.

MINA, à *Lucie*. — C'en est une !

LUCIE. — Une quoi ?

MINA. — Une vampire !

Madeleine et Joséphine paraissent avec une table.

DRAGOMIR. — Oh Madeleine ! Ce soir je vais dîner avec celle que j'aime !

MADELEINE. — Bonne nouvelle !

JOSEPHINE, à *Dragomir*. — Espèce de sans-cœur !

Joséphine installe la table du dîner : couverts et chaises.

DRAGOMIR. — Pardon ?

JOSEPHINE. — Rien.

DRAGOMIR, à *Madeleine*. — Je crains de ne pas savoir comment procéder.

MADELEINE. — Pour commencer, ne commettez pas l'erreur des débutants. Ne vous placez pas en face d'elle, mais à côté d'elle.

DRAGOMIR. — Pourquoi ?

MADELEINE. — Ça favorise le contact. (*Elle s'assoit.*) Montrez-moi comment vous faites.

DRAGOMIR, *s'asseyant en entourant Madeleine de sa cape.* — Bonsoir !

MADELEINE. — Aaah ! Vous m'avez fait peur ! ... J'ai cru subir une attaque de rapace...

DRAGOMIR. — Je n'ai pas l'habitude...

MADELEINE. — Vous vous asseyez calmement et gentiment, sans insister, vous posez délicatement votre main sur la sienne.

DRAGOMIR. — Ah... (*Posant sa main sur celle de Madeleine* :) Marquise !

MADELEINE. — Aïe ! Vous m'avez griffée !

DRAGOMIR. — Pardon Madeleine ! Mes griffes... j'en coupe dix centimètres il en pousse vingt...

MADELEINE. — Passons... passons... Ensuite, vous engagez la conversation.

DRAGOMIR. — Je lui dis quoi ?

MADELEINE. — Faites-la parler d'elle.

DRAGOMIR. — Je lui demande quoi ?

MADELEINE. — Par exemple, demandez-lui si elle a des loisirs. Elle vous répondra le tennis, l'équitation ou le polo... Et ensuite viendra une petite formule : *Et vous ?* Vous n'aurez plus qu'à enchaîner.

DRAGOMIR. — Mais enchaîner sur quoi ? Oh je sais ! Je lui raconte la dernière fois où j'ai mordu un loup jusqu'au sang juste après avoir arraché la tête d'un sanglier vivant ! Ah ! Ah ! Ah ! Quel bon souvenir !

MADELEINE. — Euh... non, monsieur Dragomir, non... ça ne me paraît pas une bonne idée...

DRAGOMIR. — Ah bon pourquoi ?

MADELEINE. — Une marquise connaît l'art de la chasse. Or une marquise sachant chasser ne sait chasser qu'à courre à cor et à cri.

DRAGOMIR. — Ah... Oh ! Et si je lui racontais la nuit où j'ai incendié l'église du village et où le curé a failli rôtir tout vif sur sa croix ? Ah ! Ah ! Ah ! Quel garnement j'étais...

MADELEINE. — Malheureux, surtout pas ! Sacrilège !

DRAGOMIR. — Sacrilège ?

MADELEINE. — On ne plaisante pas avec la pollution au carbone.

DRAGOMIR. — Alors, qu'est-ce que je vais lui dire, moi ?

MADELEINE. — Parlez-lui de vos sentiments, tout simplement.

DRAGOMIR. — Bonne idée ! Que dis-tu de ça :
« Marquise, j'aimerais tant passer avec vous l'éternité
entière dans un cercueil au fond d'une crypte, entouré
d'araignées, de vermine et de spectres des temps
anciens. »

MADELEINE. — Euh... non, monsieur Dragomir, non...

DRAGOMIR. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

MADELEINE. — Ça peut l'effrayer.

DRAGOMIR. — L'effrayer ? Mais qu'est-ce qu'il y a
d'effrayant ?

MADELEINE. — L'éternité ! L'éternité c'est long. Surtout
vers la fin.

DRAGOMIR. — Alors là, je suis perdu...

MADELEINE. — Nous allons bientôt servir le dîner. Allez
vous costumer, ça vous éclaircira les idées.

DRAGOMIR. — Je n'en suis pas sûr...

Dragomir disparaît par la crypte.

MADELEINE, vérifiant le travail de Joséphine. — Bien... les
couverts, les serviettes... et les fleurs ?

JOSEPHINE. — Les fleurs ? Quelles fleurs ?

MADELEINE. — Cette question... Des chrysanthèmes !

*Le client italien alias Van Helsberg descend des
chambres déguisé en centurion romain. Il porte un loup.*

VAN HELSBERG. — Buonasera signori !

MADELEINE. — Oui, oui... bonsoir ! Oh ! Bravo ! Ce costume vous va comme un gant !

VAN HELSBERG. — Ave caesar, morituri te salutant !

MADELEINE, à *Joséphine.* — Qu'est-ce qu'il raconte ?

JOSEPHINE. — Il dit qu'il veut un mojito et que tu as le bonjour de sa tante.

VAN HELSBERG. — Veni, vidi, vici.

MADELEINE, à *Joséphine.* — Et là ?

JOSEPHINE. — Il veut de l'eau gazeuse.

MADELEINE, à *Van Helsberg.* — Ah ! San Pellegrino !

VAN HELSBERG, à *part.* — Qu'est-ce qui lui prend ?

Paraît Carmilla, déguisée en araignée. Elle porte un loup.

VAN HELSBERG. — Ma che bella !

CARMILLA. — Alors, comment trouvez-vous mon déguisement ?

JOSEPHINE. — Ah vous êtes déguisée ? J'avais pas remarqué.

CARMILLA. — Insolente !

MADELEINE. — Permettez-moi de vous présenter. La comtesse Carnea, propriétaire de l'*Hôtel Dracula* ; Signor Tortellini, touriste italien.

CARMILLA. — Monsieur.

VAN HELSBERG. — Ave Maria.

CARMILLA, à *Madeleine*. — C'est de l'humour italien ?

JOSEPHINE. — Depuis qu'il est en centurion, il parle qu'en latin.

MADELEINE. — Tu connais le latin ?

JOSEPHINE. — Mon père était quand même curé !

Mina et Lucie descendent des chambres, elles aussi déguisées. Mina est costumée en sheriff et Lucie en gâteau d'anniversaire. Elles portent des loups.

CARMILLA. — Bravo, mesdames ! C'est très réussi. L'union du far ouest et du far breton ! (*À part :*) J'en prendrais bien une part tout de suite ! (*Haut :*) Je fais les présentations : Signor Tortellini, touriste italien, M^{me} la Marquise de Bellac et sa bonne.

VAN HELSBERG. — Salvete !

MINA ET LUCIE. — Monsieur.

VAN HELSBERG, *bas*, à *Mina et Lucie*. — Je vous ai à l'œil !

Dragomir paraît déguisé en lapin. Il porte un loup.

MADELEINE. — Oh monsieur Dragomir ! Ne sortez pas comme ça, vous allez vous prendre de la chevrotine !

CARMILLA. — C'est ainsi qu'on passe du ski alpin au ski lapin.

MINA. — Et du beau sagouin au chaud lapin.

CARMILLA. — Pardon ?

JOSEPHINE. — C'est déjà Pâques ?

MADELEINE. — Mesdames, messieurs, veuillez passer à table !

**SI VOUS ÊTES ICI, VOUS AVEZ LU ENVIRON
50% DU TEXTE.**

POUR AVOIR LA SUITE

RENDEZ-VOUS À L'ADRESSE SUIVANTE :

<https://rivoireetcartier.com/hotel-dracula/>

*Une grande partie des pièces de Rivoire & Cartier sont
librement téléchargeables sur :*
www.rivoirecartier.com

*Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de
propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible
d'une condamnation
allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.*

Table des matières

Personnages	4
Le décor.....	5
Acte I	6
Acte II.....	Erreur ! Signet non défini.

